

A black and white photograph of water droplets on a glass surface. The droplets are of various sizes and are scattered across the frame, creating a textured, reflective effect. The background is blurred, showing indistinct shapes and light patterns. The text 'AUTOUR DE L'EAU' is overlaid in the center in a bold, italicized, serif font.

*AUTOUR
DE L'EAU*

CHEZ FRANÇOISE RENAUD
SAINT-LAURENT-LE-MINIER (GARD)

ateliers

écrire lire partager

10 juillet 2021

ÉCRITURES CONTEMPORAINES

Trois temps d'écriture ont été proposés.

1. Expressions de l'eau (non rapportées ici)
2. Impressions (en 100 mots)
3. Exploration des contours, des lisières de l'eau et de la terre

SOMMAIRE

<i>impressions / marcher là où c'est mouillé</i> marie-claude morote	p.6
<i>ricochets / Sète</i> éliane berthelot	p.9
<i>la vague /résurgence</i> vincent michelin	p.12
<i>odeur / bleu Plitvice / barque et cabanes</i> den roux	p.16
<i>la mer comme une promesse / le bleu du ciel</i> martine minier	p.20
<i>d'une langue gourmande / semence argentée</i> christian boscus	p.23

<i>eau vivante / à l'infini</i> jacqueline lalèque	p.26
<i>paysage d'eau / dans l'embrasure</i> élisabeth mercier	p.29
<i>premier bain / Penmarc'h - 14 juillet</i> guilaine blanc	p. 32
<i>le lac / sur le Danube</i> marie-françoise bérard	p.36



marie-claude morote

2. *impressions*

Elle appelle, nous d'elle toujours assoiffés? Elle invite à longer ses bords, verts, luxuriants. Elle apaise sous les arbres, chemin de halage, elle coule depuis toujours, flot d'histoires qui passent et s'ensuivent. Elle invite dans son faux silence à se laisser couler. Elle se tient dans son lit, tranquille, sur le fil, toujours prête à déborder, à inonder.

Transparente dans le petit verre posé sur la table à manger. Elle sent bon la mirabelle dorée par le soleil d'été. Elle se boit en fin de repas, après le café, à petites gorgées, les yeux plissés, gare au passage du feu. Elle est trésor du palais pour les connaisseurs. Elle se laisse déguster, en parlant peu, l'eau de vie des grands-parents.

L'eau de nos peaux salées fait glisser les corps chauds enlacés, détrempe les draps froissés, bain intime, l'été, en pleine journée, cheveux mouillés, les alliances flottent dans la sueur. Un souffle d'air frais par la croisée ouverte, petits frissons, l'eau se rétracte. On est comblé.

3. *marcher là où c'est mouillé*

Je guette la dentelle blanche qui brode les vagues. Je m'en ferai volontiers un tutu. Dense, dense, l'eau. Je n'ose pas. Je n'arrive pas à m'engager plus loin que mes talons, nus. Je n'avais pas prévu, juste une forte envie. Une alliance secrète entre la mer et moi. Comme un besoin de retrouver le ventre de celle qui me porta. Impossible de m'immerger. Peur de perdre pieds après avoir perdu la tête. Et si les flots exhumaient des cadavres souriants prêts à attraper les chevilles ? Je flotte dans les pensées à la frange du salé. Des coquillages agacés me lacèrent la peau. L'eau cicatrise. J'ai mal mais tout va bien. Des nageurs au large profitent encore de leur plaisir à fendre l'eau. Je les regarde. Je les envie. Drôle de poissons sans écailles.

Mon corps est là, en trop. S'il était en sucre, je pourrai fondre, me dissoudre.

Je crois que la mer a de grandes lèvres qui ouvrent sur un abîme sans fond.

Non, pas de baisers. Je n'en veux pas. Contrôle, hyper contrôle.

Des goélands déchirent le ciel d'un battement d'ailes. Je vois l'horizon se fondre dans l'obscur du ciel. Je me laisse inonder. Perte de repères. Je suis un entre-deux, entre le ciel et la terre. Je ne sais plus qui je suis.



éliane berthelot

2. *ricochets*

Caillou qui roule, caillou blanc gris marron au bord de la rivière. Lequel choisir ? Celui-ci, celui-là ? C'est celui-là. Il est plat, rond, léger. Le prendre dans la main, le soupeser, le regarder, le caresser. Il faut être sûr de son choix. Ensuite le plus difficile est de réussir. S'accroupir au bord de l'eau, le faire aller et venir dans la main, être attentif, appliqué, et puis, d'un geste rapide le lancer... Caillou qui rebondit une fois, deux fois, trois fois. Super, six ricochets ! Caillou épuisé qui termine sa course au fond de l'eau, se rafraîchit, retrouve ses émotions d'autrefois. À nouveau c'est l'inconnu, l'aventure.

3. *Sète*

Sète, presque une île, une seule route la rattache au littoral,
Sète entre mer et étangs.

Sète et le mont Saint Clair,

Sète et le Quartier haut, quartier des pêcheurs autrefois,

Sète et l'église Saint Louis d'où partent des ruelles étroites,
aux maisons hautes, colorées, qui mènent sur les quais de la

marine. Des bateaux de pêche, des thoniers sont amarrés le long du canal. L'odeur tenace du poisson chatouille les narines et les embruns conduisent vers la jetée.

La mer est là, si bleue, si calme. Parfois, quelques vagues s'échouent contre le remblai, la musique des vagues... le cri strident des mouettes, au loin quelques voiliers.

Le temps s'arrête. C'est l'infini, l'infini toujours si bleu...



vincent michelin

2. *la vague*

Murmure. Le bruit de l'étrave à la rencontre de l'eau, quand la mer calme s'incise sans peine, sans crainte, caresse la coque avec lenteur, puis se referme sur sa poupe sans en garder de trace. *Rugissement.* Quand la vague énorme née d'un ciel noir se dresse, se défend et refuse à la proue le passage. La vitesse oblige et l'inévitable choc s'annonce. *Puissance.* L'étrave bascule et disparaît dans la mer qui fouette le pont d'une eau sombre tourbillonnante d'écume blanche, cherche à engloutir cet obstacle futile. *Vaincue.* Le navire pourtant résiste, resurgit dans un cri, et la vague immense de continuer sa course folle sans pouvoir se retourner, sans pouvoir y revenir.

3. *résurgence*

Une dernière montée dans un pierrier raide, crucifié par un soleil d'été nu et proche de son zénith, et les deux amis dévalent le chemin qui les mène au pied des hautes falaises ivoirines où serpente la rivière. Ils plongent avec plaisir dans son eau glaciale avant de se préparer à en descendre le

cours, une dizaine d'heures aux frontières de la terre et de l'eau.

Ils doivent assurer chacun de leur pas, à tout instant la roche peut glisser ou la pierre basculer. Le souffle de l'eau qui domine, fort et insistant, brouille les rares paroles échangées. Ils marchent, sautent ou pataugent, et nagent parfois, quand la rivière qui bute sur des rochers immobiles propose d'étranges profondeurs. Ailleurs, des tourbillons enlacent les pierres, explosent d'écume et empêchent de voir l'indispensable appui. Ils se suivent de près, et ce ressaut où l'eau claire disparaît en bouillonnant dans le noir d'une large vasque pour ressortir ailleurs, ne pose aucun problème au premier qui le traverse d'un bond.

Mais le second arrive un peu trop vite et quand la roche attendue manque à son pied pressé, il tombe comme une masse dans le trou liquide et avide. Prisonnier de la pierre et de l'eau, le temps pour lui se fige, le bruit aérien de la chute devenant d'un coup plus sourd, plus lourd, l'affole. La roche l'enserme. Privé d'appui, il veut nager mais le poids de l'eau qui tombe sur son corps l'entraîne toujours plus bas.

Quand le premier se retourne, il ne voit personne et reste interdit, indécis. Puis il comprend que son ami vient de sombrer dans les remous. Sans réfléchir il s'accroche aux rochers, tend son bras et plonge sa main le plus loin possible sous la surface, crie son nom, Marc, en vain.

Par chance, ce corps tendu vers le cachot de pierre et d'eau diminue le débit de la cascade et allège en partie le fardeau de son ami qui se sent à nouveau attiré vers le haut. L'air semble l'appeler et l'issue à sa portée. À bout de souffle Marc se jette vers le ciel, une main l'attrape, le hisse, un bras le retient, une voix l'apaise. Il attendra la fin de l'aventure pour s'écrouler, trembler et pleurer un très long moment, à mesurer l'angoisse rétrospective de cette étreinte de pierre et de son baiser liquide, mortel.



den roux

2. odeur

Cette odeur fade douceuse de l'eau qui stagne dans quelques flaques mais vit au milieu de la rivière et s'éloigne entre les arbres des rives vers un univers toujours semblable de minéralité, de fluidité, oui... toujours le même, fuite infinie de cette eau qui, elle, ne sera jamais la même et que pourtant l'on croit reconnaître, cette eau née là-haut avec son odeur claire qui s'affadit tandis qu'elle descend vers le gouffre de sa fin prochaine... annoncée... définitive.

bleu Plitvice

Lacs aux bleus désespérants de beautés subtiles, se succédant en chutant dans les suivants, tous d'un bleu si différent. Fossilisation de tout ce qui se trouve sous la surface et qui engendre ces nuances si étonnantes qu'elles confondraient Yves Klein s'il avait le courage de venir jusqu'à Plitvice. Ces bleus n'ont pas la même longueur d'onde que celle d'un bleu « classique », ils ne heurtent pas la rétine comme le fait le bleu de tous les jours, le bleu

« économique », « passe-partout ». Et pourtant, les bleus de Plitvice... ça reste de l'eau !

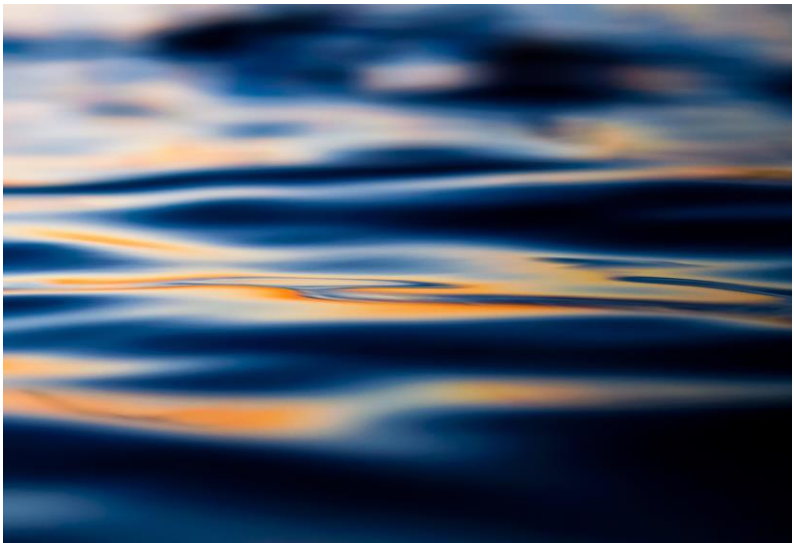
3. barque et cabanes

À Mauguio, il existe deux lieux à visiter. La Motte, ancienne élévation castrale qui permet, sans le secours du monte-escalier Stana, de passer sans effort d'1 mètre 20 au-dessus du niveau de la mer jusqu'à une douzaine de mètres au-dessus du niveau de l'étang (c'est comme le niveau de la mer mais en plus vaseux). La vue y est riche de toits couverts de *tegulae* romaines ; le Pic St Loup fait le fier du côté de Montferrand ; l'étang de l'Or fait briller ses vaguelettes tantôt or, tantôt argent selon l'humeur des cieux. C'est l'étang qui attire car il possède un promontoire sableux, espèce de Finistère en modèle très réduit qui offre quelques mètres carrés supplémentaires aux melgoriens amateurs de ripailles. Car, sur cette langue poussiéreuse l'été, cloaque lors des hivers pluvieux, ont été, jadis, élevées des cabanes. Et faire partie des « cabaniers », c'est faire partie de l'aristocratie melgorienne qui est bien supérieure à celle des Barons de Caravète.

La cabane, imaginez un mazet où le nécessaire est présent. Pas de superflu : une « pile » pour la vaisselle et le débarbouillage, un lit de sangle, un peu large de préférence, et un certain nombre de bouteilles de vin. Ah, aussi, un attirail de pêche et des cartouches. Pas de fusil, on ne laisse pas une arme dans une cabane dont on peut forcer la porte

facilement. Dans les années 1920, il existait une quinzaine de ces cabanes, les Cabanes du Salaison. Elles ne servaient pas qu'à la pêche ou à la chasse, ou alors cette chasse s'intéressait à un gibier sans poil ni plume... quoique... tout bien considéré... Montpellier et ses quartiers chauds ne sont pas bien loin. Mais glissons, il n'est pas question de dénoncer. Intéressons-nous plutôt à la pêche !

Il faut admettre que l'endroit est idéal, cette bande solide d'environ 300 mètres de long jusqu'à 30 de large, voit l'amarrage de ses barques juste devant l'entrée de la cabane. Et ces barques vous disent « Qu'est-ce que tu attends pour embarquer ? ». Un soir, ils étaient deux, lourdement armés (trois litres de vin rouge) désireux d'aller sortir quelques daurades ou autres poissons d'étang. L'embarquement ne fut pas facile, l'apéritif avait déjà dû être sévère et la barque tanguait, tanguait. Enfin la stabilité revint, le démarrage suivit et les deux compères sortirent du chenal. Au premier lancer du fil de l'un, première bascule sur tribord. Seconde bascule sur bâbord, histoire de rattraper la première mais l'accélération plutôt. Et le soir tombant vit la chute des deux téméraires. La barque des Cabanes n'a pas de quille et le fond est plat. C'est pour cela qu'on l'appelle « Negafol ». Littéralement « Noie le Fou ».



martine minier

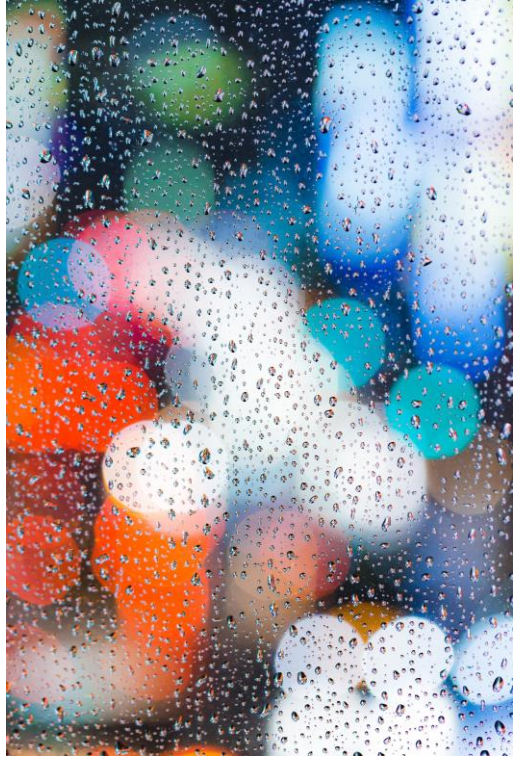
2. la mer comme une promesse

Certains soirs le vent vient des terres, les cheveux pleins de sable, remonter la plage à reculons c'est la regarder encore qui s'approche et s'étend, longue trace d'écumes et de varechs se tortillant sous ses assauts, les vagues comme des étourdissements d'argent, le soleil emmêle ses couleurs aux pulsations infinies du cœur bleu de l'océan, la regarder avant de partir, les lèvres au goût de sel et les bras chargés de jouets de plage, dégoulinants regrets de ne pas s'y abandonner encore, une dernière fois, sur le quai taper les pieds, secouer les vêtements, se rassembler, pour la laisser à sa sauvagerie... jusqu'à demain et sa promesse de revenir à la mer.

3. le bleu du ciel

Parmi toutes les planètes voguant dans le vaste univers, c'est elle, la bleue, qui se distingue, de ce bleu qui toujours surprend l'œil des voyageurs de là-haut, ce bleu qu'elle seule semble posséder, ce bleu qui tourne avec elle et jamais ne la déborde

On dit que ce bleu est apparu en des temps si lointains
connus de personne qu'il a jailli d'un fracas sidéral, d'une
rencontre avec d'autres terres errantes
Il s'est infiltré, a surgi, s'est répandu, s'est glissé parmi les
roches et les argiles, les agglomérats de matière, et les
prémices des montagnes
Il a fait naître des lisières, déplacé des continents, engendré
des mers et des océans
Il s'est marié aux vents et aux tempêtes, s'est confondu aux
sables, aux limons et aux glaces
Du ciel il a pris la lumière pour se refléter, sur ses berges il a
donné aux êtres une vie à s'inventer



christian boscus

2. d'une langue gourmande

Baiser tes pieds nacrés de rosée d'or, poser ma salive sur leur chemin caillouteux, humidifier ta peau abandonnée, goûter ton petit doigt de pied mouillé de malice, sucer ton pouce ensanglanté, te suivre jusqu'au puits pour y jeter nos larmes roses, pisser comme un géant sur nos déserts arides, écouter la poulie remonter ton désir et sous ta paume de guerrière, lécher, lécher le sel comme un animal assoiffé, lécher l'humidité de tes labyrinthes secrets, lécher l'eau boueuse de tes regrets, laper, laper ta sueur lumineuse d'une langue gourmande.

3. semence argentée

J'ai attendu longtemps, je crois ; j'ai attendu l'instant propice. Je la voyais au loin miroiter dans le soir, scintiller le jour. Lorsque mes yeux se sont ouverts totalement, ma surprise passée, j'ai eu envie tout de suite, je crois, de l'étreindre, de me fondre en elle. Son ondulation me fascinait, ses frémissements de l'aube à la nuit me faisaient

frissonner jusqu'au tréfonds de ma chair. J'ai attendu l'instant propice ; j'ai guetté le vent et, du haut de mon promontoire où les miens m'avaient figé, je me suis lancé dans le vide à sa rencontre. Déchirements, cœur éventré, confiance au front. Chuter, peser, s'abandonner. Lourd la chair... Mourir, peut-être. Au moment de l'éclatement, de l'impact premier, j'ai donné un coup d'aile et relevé les plumes de ma queue. Je l'ai frôlée, elle m'a griffé ; son baiser à mouiller mon duvet. Éclaboussures de l'âme... Puis j'ai ouvert toute mon envergure et j'ai conquis le ciel. Aspiré par son miroir, j'ai relâché l'envol et le bec en avant, j'ai foncé sur ma proie. Dans sa semence argentée, j'ai laissé couler ma carapace bleutée et nous n'avons plus fait qu'un seul corps. J'ai jailli, étonné, mouillé de joie. Un poisson se tortillait dans l'épée de mon bec. Il m'a regardé suppliant. J'ai fait deux vols au ras des vaguelettes en jouant sur l'écume. Vitesse, puissance de la plume, extase de l'instant, fierté... J'ai rendu ma prise à l'eau tremblante. L'animal a plongé au cœur du tourbillon où j'avais surgi victorieux.

[J'ai entendu la voix de maman au loin : « Martin... à la maison, la pêche est finie... »]



jacqueline lalèque

2. *eau vivante*

Eau de la rivière, vol des oiseaux, danse des poissons, voyage des insectes. Eau qui chante, eau qui court loin bien loin vers le fleuve, loin bien loin vers la mer. Eau qui abreuve, eau qui transporte, eau qui gronde, eau qui engloutit. Repose-toi dans la plaine, reflète toutes nos couleurs, ne t'arrête pas, je te suis...

3. *à l'infini*

Sur le sable brûlant, les pieds dans mes sandales rougissent de douleur. Jusqu'au bout de la terre, le feu et le vent brûlent les joncs et les touffes d'herbes sauvages.

Là-bas les vaguent dansent un flux incessant.

Arriver sur la zone humide, plonger dans l'écume salée, danser, sauter, rouler, rebondir, respirer, se poser, se noyer dans la lumière...

À l'horizon, la mer de nuages rejoint l'onde.

Comment y parvenir? Dans quel rêve embarquer pour atteindre l'infini? Ma voix se meurt dans le tumulte.



élisabeth mercier

2. paysage d'eau

L'eau en rideau tombe de la falaise, frappe furieusement les rochers, court vers le vallon / Échappe, échappe... échappe / S'approcher... s'approcher... s'approcher encore / Se glisser entre l'eau et le rocher / Sentir sur le visage la légèreté de cette brume d'eau et sur les mains la force de l'eau tombante / Aller plus bas où l'eau est plus calme / Jeter un bois flottant et courir pour suivre sa descente de plus en plus rapide / Jusqu'à la prochaine petite chute / Le regarder s'engloutir dans les bouillonnements... resurgir, s'engloutir et resurgir, puis s'éloigner et disparaître à vue / S'accroupir au bord de cette eau vive, goûter sa fraîcheur au creux des mains et en bouche / S'allonger dans l'herbe / Écouter... écouter... écouter encore / Les bruits de l'eau tombante, les sons de l'eau gouleyante qui court sur les pierres plates, les murmures des ruisselets d'eau.

3. dans l'embrasure

L'eau est tout autour de la cabane. Etale, à peine mouvante. Une terre liquide d'où monte une vapeur légère.

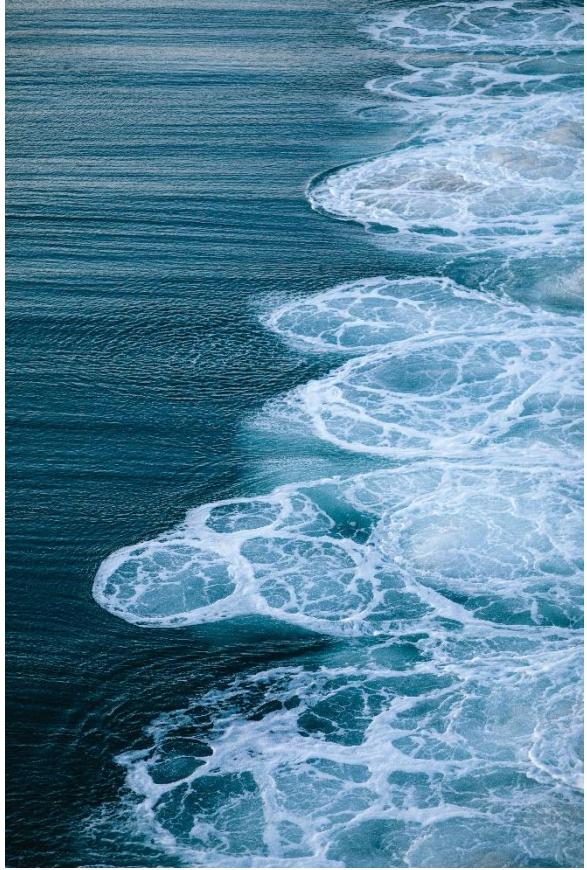
Les eaux des petits canaux se sont mêlées à celle de l'étang. La lisière entre l'eau de l'étang et l'eau de la mer est comme délavée. L'horizon d'eau une ligne ténue. Le ciel au-dessus se distingue à peine, dans ce feuilleté de gris et de blanc à peine bleuté.

Elle avait aimé ces pluies lentes, tombées des jours et des jours et des nuits entières sans discontinuer.

La persienne entr'ouverte laisse filtrer l'air frais et humide de ce matin de soleil enfin là.

Toujours elle avait aimé se tenir dans l'embrasure des ouvertures, savourant la pénombre du dedans. Tournée vers le dehors, elle capte les bruits, les sons, les odeurs : l'eau dégouttant sur le sol détrempé, les odeurs de terre mouillée et de marécage.

Les jours précédents, elle avait guetté l'arrivée de l'eau dans le lit de l'Anavarza. Chaque jour quand elle avait franchi le petit pont, elle avait ralenti au-dessus du lit à sec, envahi d'herbes hautes et d'arbrisseaux sauvages. Ce matin ce fut l'émerveillement de voir enfin l'eau de la résurgence couler comme une nappe ondoyante aux plis lourds et luisants... En silence. Avec une lenteur inexorable.



guilaine blanc

2. *premier bain*

Attrapés les orteils / enfoncer le sable / s'insinuer entre sable et eau / Déséquilibre du crabe / chevilles caressées / le haut carillonne / ventre fouetté / Ensemble / vaguelettes houle / fermer les yeux verts / ouvrir sous l'eau / Cheveux libres dessous / lourds à l'air bleu / l'eau glisse / moi aussi / Rivages du loin / peur vient / noir du fond / planche de Salut / dormir / Ballottée / rien penser / respirer / encore / Tournoyer / Boire l'écume / Souffler la brume / Inspirer le vent / Tourbillonner / Choisir un côté / Bleu vert gris aussi / Changer de cap / cent fois / Retour salé / goutter pluie écrasée / chatouille au nez / Tout plier / Ranger l'orage / À deux mains.

3. *Penmarc'h - 14 juillet*

Le feu d'artifice du 14 juillet se prépare. Les familles arrivent sur la plage de Kéridy. Aujourd'hui ce n'est pas le phare d'Eckmühl qui recevra tous les regards émerveillés.

Bruits de pas du sable-gravier, murmures, frôlements de cirés, se mêlent aux « Ça va commencer ». Les mains se tiennent fort, les petites dans les grandes, les doigts

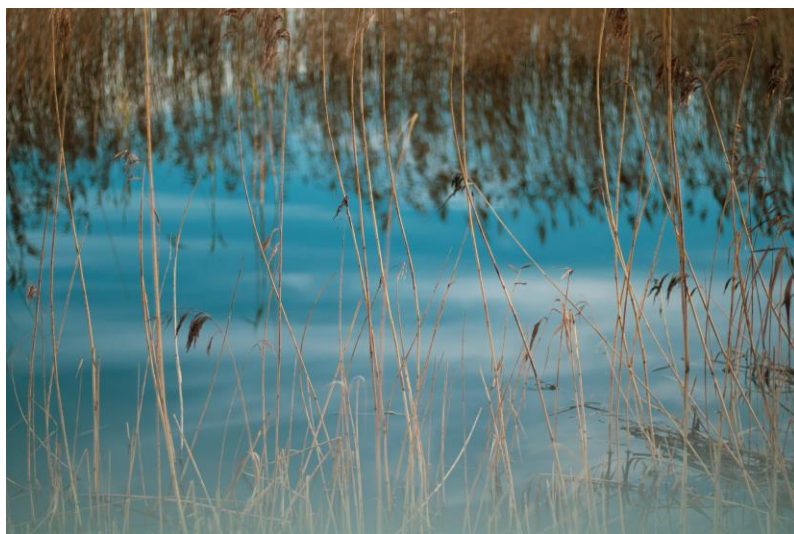
entrelacés des amoureux et les mains trop brunes aux doigts tordus crochetés pour tout traverser.

Tels des accessoiristes vêtus de noirs, les faiseurs de feu à peine visibles sur le ponton, glissent d'un point à un autre au rythme des vagues, les yeux sont attentifs et les mains efficaces. La foule sur la grève se scinde, les plus avides à la limite de la rubalise (ceux-là jouent des coudes et de la voix), les prudents restent à l'écart et les indécis, ballotés entre les deux, perdront sans doute quelque chose. Les enfants sur les épaules hurlent « Plus près, plus près ». Puis c'est le grand silence. Les premières fusées prennent de court tout le monde. Chaque couleur est acclamée avant de se perdre dans la mer un instant éclairée.

De nouveau elle a cette envie irrépressible de fixer tout cela. Scotcher les étoiles à l'écume des nuits. Rallumer la belle verte, l'inonder de rouge, saupoudrer des poussières d'or et rester là. La fraîcheur de la nuit réveille ses joues et ses orteils apprécient la chaleur des sandales. Elle lâche une main d'habitude. Elle s'amuse à rester sur le sable malgré l'eau qui monte, attrape le coquillage de sa poche, le lance, la mer lui prend les chevilles, elle récupère la maison du bernard-l'ermite dans sa paume.

« Attends avant d'ouvrir les doigts, Claire » lui impose une voix venue de son ventre...

Dans l'obscurité elle reconnaît la face de la pièce-coquillage. C'est la fenêtre d'où il était sorti, griffes dehors lui faisant si peur... Elle a froid. Elle recommencera demain, avec un peu de chance, elle obtiendra le côté pile.



marie-françoise bérard

2. *le lac*

Il faut te mériter, soudain tu es là face à nous et voilà, on ne sait pas, on ne comprend pas, un lac là-haut ? Le ciel te traverse, tes rayons nous traversent, attention ! nous sommes pris, envoûtés, fascinés, parce qu'ici on ne sait plus, nous sommes ton eau, les plantes qui t'enlacent nous enlacent, l'incroyable opère, il va sortir des êtres de cette eau stagnante, verte, jaune, âpre, fleurie, moisie, noire, impénétrable. La petite pancarte le dit juste à côté : tu t'appelles *Petetos*, et tu nous laisses interdits.

3. *sur le Danube*

La barque est partie, fêtu de paille à côté du monstrueux cargo sur le fleuve tellement vaste, tellement large, tellement gris, et eux si petits dans la petite barque, mais l'homme qui les conduit connaît bien les lieux , dans quelques heures il leur a promis : la nature, insolite, les oiseaux...

Tout à coup le paysage se resserre, plus de fleuve, rien que des roseaux à perte de vue, une autre vie balbutie, là, dans

chaque racine, des poules d'eau, des oiseaux de toutes les couleurs, la barque glisse, se faufile, les passagers se serrent, les mains hésitent, les doigts cherchent la fraîcheur de l'eau, les têtes se tournent, de tous côtés arrivent les cris des oiseaux, des ibis fondent sur eux repartent en les frôlant, la barque glisse toujours, mais où va-t-elle ? Devant ce ne sont que roseaux qui s'écartent à son passage et aussitôt derrière le paysage se referme.

La barque va glisser ainsi pendant trois jours perdue dans cette immensité verte, puis tout deviendra crémeux, silencieux, troublé de temps en temps par des sauts de reinettes acidulées et luisantes.

Tout à coup une autre barque sortie d'on ne sait où, un couple : l'homme sourit, elle porte le foulard fleuri des femmes de là-bas, ils vont vendre leurs poivrons verts, mais où ? la barque fend les lentilles d'eau et le paysage à nouveau se referme sur eux. Il ne reste plus qu'un instant vert suspendu...

mise en page
françoise renaud
juillet 2021

www.francoiserenaud.com